

Gants

(1)

Fin novembre 2003, j'ai reçu une carte postale de monsieur et madame Kinoshita, qui m'informaient qu'ils ne m'enverraient pas de carte de Nouvel An, car ils étaient en deuil. Bien souvent des cartes semblables me parviennent en fin d'année, car beaucoup de mes amis, ayant dépassé la soixantaine, ont des parents très âgés. Mais je n'avais pas le souvenir de ce couple Kinoshita. J'ai donc commencé à lire leur carte.

“Ma fille Satomi est décédée le 30 septembre à l'âge de vingt-trois ans. Lorsqu'elle était à l'université, vous vous bien occupé d'elle. Je vous en remercie.”

Je fus surpris. En mars de la même année, sept mois auparavant, Satomi ayant fini de suivre le cours de santé publique de l'Université avait commencé à travailler. Que lui était-il donc arrivé ?

Je leur ai téléphoné aussitôt et j'ai interrogé madame Kinoshita, mais elle ne voulut pas répondre clairement, se contentant de balbutier en pleurant, si bien que je n'ai pas bien compris, mais je me rendis compte que quelque chose d'anormal était arrivé à Satomi.

Finalement elle m'a demandé : “*Votre carte nous a été transmise. Vous y parliez de gants, De quoi s'agissait-il ?*”

(2)

J'avais rencontré Satomi, alors âgée de dix-huit ans, en avril 1999. J'enseignais l'anglais et elle était dans ma classe. Le contenu et le style de mon enseignement étaient très originaux et ne ressemblaient en rien à ceux des autres professeurs. Le thème en était “Les Japonais à Hawaï”.

Les Japonais commencèrent à émigrer vers Hawaï dès le début de la modernisation du Japon et ils y travaillèrent d'arrache-pied dans les plantations de canne à sucre. Cependant, en 1924, le gouvernement américain interdit leur immigration dans l'île, sous le prétexte qu'ils prenaient la place des Américains en travaillant trop diligemment pour des salaires trop bas. Cette interdiction fut un premier coup porté aux Japonais, le deuxième vint quand l'armée japonaise attaqua par surprise Hawaï en 1941. Sur-le-champ, les Japonais devinrent “ennemis” des États-Unis et, ayant tout perdu, furent envoyés en camps de concentration dans le désert....

Les étudiants ne savaient pas grand-chose de l'histoire des Japonais à Hawaï, et mon cours était donc pour eux très intéressant. Tous étaient très studieux. Dans ma classe, Satomi s'asseyait toujours à la même place, juste en face de moi. Elle me regardait toujours bien en face. Elle était charmante, avait un regard brillant et j'avais de ce fait d'autant plus de plaisir à donner mon cours dans cette classe.

Pendant la dernière séance, je laissai à mes étudiants le temps d'écrire leurs impressions et leurs remarques sur le cours. Le 11 janvier, elle écrivit ceci :

“Votre cours a été très intéressant et de grande valeur, utilisant des documents rares et divers. Je ne possédais que peu de connaissances au sujet d’Hawaï, si bien que chaque semaine j’avais l’impression d’y voyager avec vous. De plus, vous nous avez appris des chansons du pays, que je suis à présent capable de bien chanter.

Je voudrais être de nouveau dans votre classe l’an prochain, si cela était possible.”

En mars 2002, j'ai accompagné quatre étudiants au Népal. Tous les deux ans, l'Association Espérantiste Népalaise organise une Rencontre Himalayenne. J'ai déjà participé à deux de ces rassemblements, je savais donc bien que le Népal et le voyage à travers la montagne offraient de l'intérêt, c'est pourquoi j'ai invité des étudiants à m'accompagner. Dans un premier temps, Satomi avait eu l'intention d'y participer, mais elle y a finalement renoncé en raison d'un problème familial. Le voyage fut extrêmement amusant, nous faisant monter jusqu'à quatre mille mètres d'altitude dans le massif de l'Annapurna. Quand nous avons visité le sanctuaire de Muktinath, nous avons vu le soleil se lever, grandiose, entre les monts enneigés, et nous en avons pleuré d'émotion. Mes étudiants ont beaucoup appris de ce voyage. En écoutant leurs récits au retour, Satomi regretta infiniment d'avoir dû y renoncer.

En décembre 2002, alors que Satomi était en dernière année, je les ai invités à manger, elle et ses amis, dans un restaurant proche de la gare. Au moment des adieux, elle a dit en regardant mes gants :

“Que vos gants sont originaux !”



Leurs doigts s'arrêtaient à mi-longueur, mais ils étaient munis d'un capuchon protégeant, par grand froid, les dernières phalanges.

“Je les ai achetés au Népal. S'ils vous plaisent, échangeons nos gants.”

“Oui, volontiers, mais les miens sont banals et bon marché. Cela vous convient-il ? J'aime tricoter, mais ces derniers temps je n'ai pas eu le loisir de le faire, c'est pourquoi j'ai acheté ceux-ci.” Elle a ri, un peu honteuse.

Il est vrai que ses gants étaient banals, mais j'étais heureux de pouvoir lui donner quelque chose, en souvenir de notre amitié. C'est ainsi que ses gants sont devenus les miens, et les miens, les siens. Et cet hiver-là, mes mains ont été toujours gardées bien au chaud par ses gants.

En avril 2003, elle commença à travailler dans le district de Gifu, dans un bureau de la santé publique. Parfois nous échangeons des courriels. À cette époque-là, l'un de mes passe-temps favoris était de crayonner de petits dessins sur cartes postales. À l'approche de l'hiver, je lui en ai envoyé une avec le dessin de ses anciens gants accompagné des mots suivants : *“L'hiver est arrivé. J'ai commencé à mettre vos gants. De votre côté, portez-vous les miens ?”* Cette carte postale, elle ne l'a pas reçue, car elle était déjà partie au ciel. Ses gants sont devenus pour moi un précieux souvenir d'elle.

J'ai cherché à connaître l'histoire de sa fin et j'ai trouvé un bref article dans le journal local. Il relatait la chose suivante :

“Le 30 septembre, N, qui était membre de son club à l'Université, lui a rendu visite à son appartement, et a exigé d'elle une réconciliation, ce qu'elle a refusé. Rendu fou furieux, N l'a étouffée en l'étranglant de ses mains. Puis il s'est enfui, mais il s'est ensuite rendu de lui-même à la police. On a trouvé mademoiselle Kinoshita morte dans le vestibule de son appartement.”

Sa mort fut pour moi un grand choc. J'en ai été très profondément attristé et je me suis souvent demandé pourquoi il avait fallu qu'elle meure. J'ai recherché une photo d'elle et je l'ai mise dans mon journal. J'ai souvent prié pour qu'elle repose en paix. Ses gants étaient sur une étagère de ma chambre, car je ne voulais ni les utiliser, ni les jeter. Ils sont restés là, au même endroit, pendent dix ans.

(3)

Le 11 mars 2011, se sont produits à la fois un grand tsunami dans la région de Tohoku et un accident sérieux dans la centrale nucléaire n°1 de Fukushima. Alors que je suivais, à la télévision et dans la presse, le déroulement de la tragédie, ma façon de penser a évolué. Beaucoup de gens ont trouvé une mort brutale dans cette catastrophe. Enfants, garçonnets et fillettes, jeunes gens ont disparu sans avoir pu

réaliser leur rêve et leur espoir. À présent je suis en bonne santé, mais tout homme peut mourir sans avertissement, n'importe quand. Je suis déjà septuagénaire, ma vie ne sera donc plus très longue. J'ai commencé à penser, que je devais vivre du mieux possible pour le bien du monde.

Je me rappelais Satomi, morte elle aussi toute jeune. Pour la première fois depuis sa disparition, j'ai pris ses gants sur l'étagère et je les ai enfilés. Dans ma tête son visage est apparu et mes yeux se sont mouillés. À compter de ce jour, j'ai commencé à les porter. Quand j'étais à vélo, je m'adressais à elle : *“Satomi, comment allez-vous dans le ciel ? Aujourd'hui encore je vous accompagnerai. Protégez-moi !”*

(4)

En mars 2012, a eu lieu la Rencontre Himalayenne. J'ai décidé de m'y rendre avec ses gants, puisqu'elle n'avait pas pu venir elle-même au Népal, en 2002. Je voulais que s'accomplisse son rêve de voir les montagnes enneigées de l'Himalaya.

La rencontre s'est effectuée, pour l'essentiel, dans l'est du Népal, où s'élève le géant Kangtshenjunga, haut de 8586 mètres. Notre but était de voir ce haut sommet situé dans les profondeurs du massif, à la frontière entre Népal et Chine. Nous sommes partis de Katmandou, capitale du Népal, vers la ville orientale de Itahari, et de là, nous avons d'abord roulé en bus puis plus tard marché à pied, pendant cinq jours, et nous avons enfin atteint le petit village de Pathivar Fedi. Après une nuit passée dans un assez misérable logis, nous sommes partis à quatre heures du matin pour le sanctuaire hindouiste de Pathivara, à 3900 mètres d'altitude. Dans l'obscurité nous avons suivi un chemin de montagne, sinueux et abrupt, et deux heures après nous avons atteint le sanctuaire. De là nous avons encore un peu grimpé et voici qu'apparut le sommet neigeux.



Le ciel déjà s'éclaircissait, et peu après ce fut l'aube au teint de rose. Le soleil se leva et tous les monts se détachèrent sur le fond rosé du ciel embrumé. Devant nous, majestueux, se dressait l'énorme mont Kangtshenjunga couronné de ses trois sommets principaux, hauts de plus de 8 000 mètres. Je remarquai qu'au sein de lumières et de couleurs changeantes, le mont géant ressemblait au Bouddha assis et me regardait. Eh bien, le temps était venu! J'étendis vers lui mes mains que recouvraient les gants de Satomi et je dis à voix haute : *“Satomi, vous êtes venue dans les monts himalayens. Buddha vous regarde !”*

Des larmes tombaient de mes yeux. Ainsi j'avais réussi à l'accompagner jusqu'aux belles montagnes népalaises et le hasard avait fait que le mont Kantshenjunga ressemblât au Bouddha ! Même au-delà de la mort, elle ressentait en son cœur la douleur et le regret d'avoir, si jeune, perdu la vie. Elle aurait pu jouir d'un bel avenir, en portant assistance aux gens déshérités. Elle aurait pu vivre une belle existence en ayant des enfants. En affrontant l'énorme montagne, je désirais de tout mon cœur qu'elle soit libérée de telles angoisses et qu'elle demeure en paix dans le paradis.

(5)

Dès le début de la catastrophe japonaise, j'ai rédigé des rapports afin d'informer le monde. Chaque jour j'ai soigneusement lu divers journaux et livres pour être au courant de ce qui se passait. J'ai visité moi-même les villes sinistrées par le tsunami. J'ai recueilli différentes objets laissés sur place dans les terrains dévastés : des tasses, des poupées, des montres, des photos, des porte-documents, des souliers, des jouets, bref tout ce dont on se sert au quotidien. Il s'agissait, bien sûr, de déchets, cependant ils me criaient : *“Je suis vivant ! Je suis vivant !”*

Après mon retour du Népal, je remarquai d'étranges choses. Souvent le nom de Satomi apparaissait dans des journaux. Un jour, une jeune fille prénommée Satomi arriva dans un centre de réfugiés et vint en aide à de vieilles personnes. Un autre jour, Satomi fit une nouvelle apparition et anima une séance de tricotage dans un autre centre de réfugiés. On la vit à une autre occasion jouer avec des petits dans un jardin d'enfants. Souvent les articles étaient accompagnés d'une photo, mais celle-ci était si petite et si peu nette que je n'arrivais pas à la reconnaître. Un jour, j'eus le courage de téléphoner à ces refuges à son sujet, mais les réponses furent toujours les mêmes : *“Oui, ce jour-là cette jeune fille est bien venue et nous a aidés. Elle était très aimable, mais elle a disparu sans que nous le remarquions. Son prénom est Satomi, mais nous ne connaissons pas son nom de famille.”* Très étrange affaire...

Dans l'université où j'enseignais, il n'y avait qu'un petit groupe d'étudiants originaires de la région de Toohoku, car celle-ci est située dans la partie centrale du

Japon. Je me suis rappelé, que Satomi faisait partie de ce petit groupe. Elle venait de la ville de Ootsutshi, du district de Iwaté. Cette ville est située sur le rivage de l'Océan Pacifique. Le tsunami l'a donc frappée de plein fouet et l'a détruite.

Quand je m'y suis rendu, en juin 2012, il restait encore beaucoup de décombres à l'intérieur de l'hôtel de ville. En ce jour fatal, de nombreux fonctionnaires municipaux y ont trouvé la mort. Le tsunami atteignit la colline qui s'élève derrière et jeta à terre toutes les pierres tombales. Le sol s'affaissa et l'eau se mit à sourdre çà et là comme coulent les larmes. Il était déjà difficile aux anciens habitants de retrouver l'emplacement de leur maison car partout, sur la vaste plaine, croissaient de hautes herbes folles. Tout près de là, se voyaient une digue anti-tsunami et des temples, au pied des collines. Nulle part ne se trouvaient des habitants ; seuls quelques "touristes" visitaient la ville, s'étonnant de l'énorme puissance du tsunami. Là où était la gare, il ne restait plus rien, hormis les quais. Même le pont ferroviaire sur la rivière Ootsutshi avait déjà disparu, et au-dessous, comme cela se produit d'ordinaire en automne, des saumons remontaient le courant, n'ayant nulle conscience de la cité disparue.

(6)

En décembre 2012, je suis venu voir la ville de Kamaishi ; voisine de Ootsutshi, car ici nous avons aidé financièrement les élèves, dont les parents avaient perdu maison et emploi. Après leur avoir remis un don en argent, nous sommes partis en voiture pour le quartier d'Unosumai, dans la même ville et nous avons passé la nuit dans l'hôtel Hoorai-kan, près de la plage de Nehama. Le 11 mars 2011, cet hôtel avait lui aussi été inondé jusqu'au troisième étage et le personnel avait dû fuir, quasiment pieds nus, jusqu'à la colline proche. En mars, il faisait encore froid et après le tsunami il a même neigé, si bien qu'ils étaient transis.

Ootsutshi est située juste au sud d'Unosumai. Apparemment, le petit golfe qui se trouve devant l'hôtel semble presque fermé, or il n'en est rien. Après le tsunami, on trouvait fréquemment sur le rivage de Unosumai des noyés de Ootsutshi, et l'inverse arrivait également. Il y a certainement, dans la mer, d'invisibles courants de marée.

Je me suis réveillé tôt. J'ai sauté hors du lit et suis allé me promener sur la route longeant le rivage. La mer était magnifique et ici les pins n'avaient pas disparu, mais étaient restés verts, comme avant. Des constructions en béton et de petits ponts détruits pendaient encore.

Lorsque je suis descendu sur la plage, j'ai aperçu quelque chose dans le sable. M'étant approché, j'ai vu qu'il s'agissait d'une petite photographie de jeune fille,

destinée sans doute à un passeport. J'ai tendu la main, mais un coup de vent subit la fit voler dans la mer.

J'ai crié : *“N’êtes-vous pas Satomi ?”* Je suis entré dans l'eau pour l'attraper, sans craindre de mouiller mon pantalon, mais elle avait disparu. Étais-je victime d'une illusion ? Y avait-il vraiment une photo ? Était-ce vraiment celle de Satomi ? Debout sur la plage je contemplais la mer. À sa surface apparut une ombre qui ressemblait au visage de Satomi. J'entendis une voix qui s'en échappait.

“Très estimé M. Hori, je suis heureuse de vous revoir !”

“Ah, Satomi! Je le suis, moi aussi !”

“Merci de m’avoir accompagnée au mont Kangtshenjunga. J’ai rencontré Buddha, et cela m’a beaucoup tranquillisée.”

“Ah, je suis heureux de l’entendre.”

“Le tsunami a détruit la maison de mes parents à Ootsutshi et ...”

“Vos parents vont-ils bien ?”

“Oui, grâce à Dieu ils ont échappé aux vagues. Ils occupent à présent un logement provisoire sur la colline. Et la photo, que j’avais préparée pour mon voyage au Népal, il y a dix ans, a flotté jusqu’à cette plage.”

“Ah, c’est donc ainsi que vous êtes arrivée ici ! J’ai compris. J’ai souvent vu le nom de Satomi dans la presse. Toutes ces Satomi étaient donc vous ?”

“Peut-être oui, peut-être non. Il y a beaucoup de Satomi charitables au Japon.”. Elle sourit.

C'est alors qu'une voix a retenti derrière moi, et je me suis retourné. Mon épouse était là, debout.

“Que fais-tu ici, avec ton pantalon mouillé ? Tu vas sûrement t’enrhumer ! Le petit déjeuner est servi. Reviens à l’hôtel !”

“Ne me dérange pas !” lui ai-je répondu, en regardant à nouveau la surface de l'eau. Mais déjà plus rien n'y était visible. Seul y scintillait le soleil du matin.

J'ai eu soudain très froid à cause du pantalon mouillé. Mes mains également se refroidissaient. J'ai cherché mes gants dans ma poche, et surprise ! Les gants que m'avait donnés Satomi n'étaient plus là, et à leur place, dans ma poche, se trouvaient ceux que je lui avais donnés.

La voix de Satomi se fit alors entendre.

“Cher Monsieur Hori, je vous attends au paradis. Au revoir !”

“Bon, je ne tarderai pas à y aller, moi aussi. À bientôt !”.

La mer était calme et le premier soleil brillait dans la paix du matin. J’ai regardé le ciel et j’y ai vu un petit nuage blanc en train de disparaître.

(Fin)

HORI Yasuo

traduit par Ginette MARTIN

Révision du texte par Paul Signoret